

U.S.A. : Leçons des élections

Il y a un an et demi, juste deux mois après que Johnson ait commencé l'escalade au Vietnam, un de nos camarades américains écrivait : « La guerre de Johnson peut s'avérer rapidement la plus impopulaire qui ait été jamais engagée par l'impérialisme américain ; et Johnson lui-même peut devenir le président le plus haï et le plus méprisé » (*World Outlook*, 9 avril 1965, p. 3).

Les élections du 8 novembre aux Etats-Unis ont témoigné de l'exactitude de cette prédiction. Deux années seulement après qu'il ait recueilli la plus forte majorité dans l'histoire du pays, la popularité de Johnson s'est usée à tel point que le Parti républicain — qui avait subi une défaite écrasante en 1964, lorsqu'il avait présenté Goldwater comme candidat — a été capable d'enregistrer un redressement qui a stupéfait ses propres dirigeants et leur a donné de bonnes raisons de croire qu'ils pourraient même revenir à la Maison Blanche en 1968.

Comment ce changement peut-il être expliqué ? Tom Wicker, du *New York Times*, a déclaré que c'était parce que les Républicains avaient présenté « de loin » de « meilleurs candidats » ! D'autres ont invoqué l'instabilité inhérente au système bipartite.

D'autres ont cherché une explication plus réaliste et ont cru la trouver dans l'inquiétude grandissante que cause l'inflation aux électeurs américains ; dans un « choc en retour » des Blancs contre les « émeutes » dans les ghettos ; dans un sentiment de frustration causé par la guerre au Vietnam.

La vérité est que le système bipartite n'est pas destiné à fournir un reflet direct de l'état d'esprit et des aspirations de l'électorat, qui se différencie selon les classes ou les couches à l'intérieur des classes. Il assume une fonction plus importante qui consiste à bloquer la formation de nouvelles tendances politiques, particulièrement de celles qui paraissent capables de transcender le capitalisme. Malgré des luttes de factions qui peuvent souvent paraître extrêmement aiguës, tous les protagonistes du capitalisme forment, à cet égard, un front uni qui va de la John Birch Society aux bureaucrates des syndicats. Les élections aux Etats-Unis peuvent ainsi être tout à fait décevantes quant au processus moléculaire qui se poursuivent à l'intérieur de la lutte de classes dans le pays.

Superficiellement, les élections du 8 novembre ont donné de bons motifs à la satisfaction qui se manifeste dans

les cercles les plus conservateurs. Sur le plan parlementaire, le glissement s'est fait dans leur direction. Et leurs sentiments ont été bien exprimés par la remarque chaleureuse du *Wall Street Journal* : « Les élections de mardi ont redonné vie à la Bourse. » Les états-majors, aussi bien républicain que démocrate, ont affirmé que le système bipartite avait, de nouveau, prouvé sa valeur.

Ce qui n'a pas été expliqué, c'est l'amplitude extrême des oscillations de l'électorat à l'intérieur du système bipartite. En 1964, le bateau s'est fortement incliné d'un côté, lorsque les passagers se sont écartés avec horreur de Goldwater. En 1966, ces mêmes passagers, qui maintenant s'éloignent de Johnson presque avec le même sentiment, paraissent avoir ramené les choses à un meilleur équilibre, du point de vue capitaliste, en donnant même au bateau une inclinaison favorable à la droite. Mais, est-ce la fin du mouvement ? S'arrêteront-ils maintenant au point mort, ou bougeront-ils un peu à droite ou à gauche ? Le fait est que le peuple américain a un sentiment d'insécurité et de violent malaise, et la cause première en est l'escalade que poursuit l'engagement américain dans la guerre sur le continent asiatique. Le système bipartite empêche de donner une claire expression à ce sentiment, sur le plan électoral. Le sentiment n'en existe pas moins, et donne lieu à certaines anomalies curieuses lorsque les gens cherchent un moyen d'exprimer leur exaspération dans le cadre de la cuisine électorale.

Le processus d'inflation, soutenu par les énormes dépenses de la guerre au Vietnam est une autre raison de l'amer dégoût pour Johnson. L'incapacité des gens à trouver des moyens adéquats pour exprimer cela à l'intérieur du système bipartite s'est manifestée de façon éloquent pendant la dernière semaine de la campagne, lorsque les ménagères, de l'Atlantique au Pacifique, au lieu de se préparer à marcher vers les urnes en bataillons irrités, commencèrent à former des piquets devant les magasins des grandes chaînes, en brandissant des pancartes qui dénonçaient la hausse des prix.

Le préjugé racial des Blancs, que les moyens d'information de masse et les politiciens des deux partis décrivent hypocritement comme un « choc en retour » n'a pas joué, comme lors des élections précédentes, un rôle de loin aussi important qu'on l'avait prédit avec horreur (dans l'es-

poir d'effrayer et d'intimider les Noirs et de les détourner de l'action militante dans la lutte pour le « pouvoir noir »).

Une tache de lumière sur une scène par ailleurs grise a été la campagne du Socialist Workers Party. A New York, en particulier, cette campagne a retenu l'attention de larges cercles du mouvement radical et a gagné le soutien de plusieurs personnalités éminentes de tendance socialiste. Le *National Guardian* a pris position au grand jour pour la liste conduite par Judy White, le candidat du S.W.P. au poste de gouverneur, de même que Paul M. Sweezy de la *Monthly Review*, Edouard M. Keating de *Rampart*, et Chris Kearns et Felix J. McGowan du *Catholic Worker*. Un large vote pour les candidats du S.W.P. ne pouvait naturellement pas être espéré. La campagne a cependant été utile pour rendre public le programme du socialiste révolutionnaire au sein des Etats-Unis impérialistes, et pour gagner au mouvement de nouvelles recrues.

Pour la période qui vient, on peut, avec certitude, prévoir deux choses pour la scène politique américaine :

1) Johnson continuera d'aggraver l'engagement américain en Asie du Sud-Est, et les Républicains le soutiendront malgré les avantages qu'ils essaieront de tirer, en tant que faction, de l'impopularité que lui suscite cette politique. Le lendemain des élections, par exemple, Richard Nixon, tout en proclamant que les électeurs avaient abandonné Johnson, déclara de façon très directe que ce n'était pas au sujet du Vietnam.

2) La crise latente qui affecte l'impérialisme américain, dans un monde où le capitalisme est dépassé et qui lutte pour en briser le sarcophage où il est enfermé, continuera à s'exprimer de façon accrue en dehors des urnes et sur le terrain de l'action. Les manifestations contre la guerre, les batailles sur le front des droits civils, les grèves pour la défense du niveau de vie, comme celles menées par les ouvriers du métro de New York et les mécaniciens de l'aviation, les piquets de ménagères devant les supermarchés, toutes ces luttes, quels qu'en soient les hauts et les bas, doivent s'élargir et s'approfondir dans la période immédiate à venir, et donner à la politique américaine une dimension nouvelle, qui pourra susciter chez les ouvriers le besoin impératif de sortir de la prison des deux partis. Correspondant W.O.

Pour Malcolm X

Je comprends mieux ces yeux levés vers lui dans les rues de Harlem, qui donnaient la complicité et la confiance ; cette haine mortelle que lui dédiait ses ennemis et qui dépassa sa mort même. Je comprends mieux cette stupeur qui me parvint aussi quand, soudain : « Ils l'ont tué ! » Car la route qu'il suivit, et qui fut si étrange parfois, était restée jusqu'au bout lucide et se-reine, pourtant chaude. Il se sera trompé en quelques moments, mais ne se sera jamais égaré, par le désir de satisfaire une tâche dont la richesse ne faisait qu'ajouter à la difficulté !

Là aussi, il fallait briser pour sortir, mais l'on ne brise pas n'importe comment. L'Autobiographie de Malcolm X (1) est bien la recherche de ce moyen ; recherche lente, passionnée et jamais fatiguée. Il devait échapper à cette vision brouillonne qui instaure, pour les opposer, deux catégories morales sur le monde, en leur proposant la mesure : il y aurait d'un côté le **Bien**, et de l'autre le **Mal** ; mais la coupure ne s'effectue pas en un geste, et la saisie de ce qu'il croyait en être l'origine, lui fit comprendre la réalité inévitable et nécessaire que procréait la société capitaliste, comprendre que l'on ne se sauverait jamais seul. « Il m'est arrivé dans le passé de condamner en bloc tous (2) les Blancs. Je ne le ferai plus. Car je sais maintenant qu'il existe des blancs sincères, capables de se conduire envers l'homme noir, comme des frères », et quelques pages plus loin : « Ce n'est pas l'Américain blanc qui est raciste, c'est l'atmosphère politique, sociale et économique qui nourrit le racisme. » Le poids implacable de la vérité lui fut donné dans la pratique, au milieu même de la société dans laquelle il vivait, il en tira la conviction, après son dernier voyage, que blancs et noirs devraient, disait-il « œuvrer dans le même sens ».

Et la lucidité admirable qui l'éloigna chaque fois des sentiers fourbes, est celle-là même qui préside à la formation d'une pensée, qui dans son étonnante vitalité ne se livra jamais imparfaitement. Je comprends mieux, et ils l'ont tué, car au sortir de la nuit, nous n'aurions pas trouvé un homme seul et meurtri, muet en face du désespoir, mais un homme qui refusa — inconsolé — la détresse inutile aux frontières du ghetto.

J. REIER.

(1) Souligné par M. X.
(2) Autobiographie de M. X. Grasset. 328 pages.

L'AFFAIRE DREYFUS DE

Il y a trois ans, le 22 novembre 1963, John Kennedy, président des Etats-Unis, était assassiné à Dallas, au Texas, dans des circonstances mystérieuses. La police tenta immédiatement d'imposer une thèse simpliste : Kennedy avait été tué par Lee H. Oswald, un homme de gauche, castriste, dont on donna bientôt la photographie, armée d'un fusil à lunette et d'un pistolet, brandissant des journaux de gauche, dont *The Militant*, organe du parti trotskyste américain (auquel il s'était effectivement abonné peu avant l'attentat). Mais le scénario était mal monté, plein de contradictions et d'invéraisemblances. Les doutes s'élevèrent au plus haut point quand l'assassin présumé fut à son tour abattu, sans avoir rien avoué, dans la matinée du second jour qui suivit l'attentat, par Jack Ruby, proxénète, familier et protégé de la police de Dallas. Le F.B.I., dont on sait maintenant qu'Oswald était un agent, monta une seconde version de l'assassinat : Oswald était un fanatique isolé, Ruby un patriote exalté, lui aussi isolé.

En fait, tout esprit critique comprenait que la police de Dallas avait organisé l'assassinat (voir *L'Internationale*, N° 17 de décembre 1963) et que le F.B.I. la couvrait. Mais comment pouvait-il se faire qu'un tel crime soit couvert impunément ? Jusqu'où remontaient donc les complicités de la police de Dallas ? Cette question était posée partout dans le monde, et d'abord aux Etats-Unis, contrairement à l'argument xénophobe développé par la presse américaine la plus officieuse et par le pouvoir.

Dès avril 1964, nous écrivions dans ces colonnes (*L'Internationale* N° 21) : « c'est

d'Amérique que nous viennent les plus terribles réquisitoires sur la ténébreuse affaire de Dallas. Ne mentionnons que pour mémoire la thèse de Buchanan que chacun a pu lire dans *L'Express*. Ce n'est pas la seule enquête, ni les seules conclusions possibles. La plus importante est celle de Mark Lane, avocat d'Oswald choisi par la mère de celui-ci. Il a établi un dossier impressionnant qui ne laisse plus grand chose debout du scénario texan, contresigné par le F.B.I. »

Très vite, le successeur de Kennedy, Johnson, désignait une commission d'enquête sous la direction du président de la Cour suprême des Etats-Unis, Earl Warren. Cette commission travailla moins de dix mois, selon des méthodes qui vont de la négligence et d'une incuriosité rare à la mauvaise foi et à l'intimidation de témoins, et livre finalement un long rapport lénifiant qui concluait... comme le F.B.I. l'avait fait en 48 heures. L'Amérique devait se rassurer : en dehors quelques rares fous isolés, tout était sain dans les Etats américains, et dans l'appareil d'Etat fédéral.

Mais on a toujours tort de sous-estimer les ressources d'un grand peuple. En dépit des policiers-gangsters qui se sont mis à assassiner les témoins récalcitrants, en dépit des torrents de calomnies qui commencèrent à rouler dans la grande presse, quelques hommes, et en particulier Mark Lane, entouré d'un Comité d'enquête des citoyens, reprirent l'affaire de bout en bout, soumièrent le travail de la commission Warren à une critique serrée et impitoyable, explorèrent ce qu'elle n'avait ni su ni voulu savoir, et, contre vents et ma-

rées, parvinrent à la conclusion que... la conclusion officielle était non seulement fautive, mais frauduleuse.

Le livre massif en lequel Mark Lane livre le fruit de son travail et celui de son équipe a été refusé par de nombreux éditeurs (la plupart après pressions du F.B.I.) ; il parut pourtant, d'abord en Angleterre, puis aux Etats-Unis même. Lane s'imposa, parla sur 185 chaînes de télévision, et est en train de bouleverser l'opinion américaine et de déboucher les autorités de leur lâche silence et de leur méprisants arguments d'autorités (1). Le livre vient de sortir en France sous le titre *L'Amérique fait appel* (2). Cet ouvrage se distingue d'abord de tout ce qui a été écrit par ailleurs sur cette affaire par sa rigueur méthodique et son refus de tout pathétique comme de toute extrapolation. On n'y trouve pas de « système Mark Lane », ou de « scénario hypothétique global » : il n'y a qu'un réquisitoire étayé de plus de 4.500 références précises aux 26 volumes des Auditions de la Commission Warren, aux témoignages enregistrés et filmés par Mark Lane lui-même et ses collaborateurs (plus de 14 heures de films seuls) et autres documents. L'effet est écrasant.

Il n'est pas question ici de résumer, ne serait-ce que les conclusions essentielles de la contre-enquête Mark Lane — ce que toute la presse française a tenté en choisissant souvent arbitrairement dans un ensemble où rien n'est indifférent. De notre point de vue, d'ailleurs, le problème policier de l'affaire est très secondaire. Qu'il soit hautement improbable qu'Oswald soit l'assassin de Kennedy, et qu'il soit inconcevable qu'il n'y ait pas un seul assas-

sin n'est pas sans intérêt, mais surtout pour saisir le premier fil conducteur du vaste complot qui aboutissait à l'assassinat et à ses suites.

Nous nous contenterons donc de dire que cette affaire dépasse en énormité les plus grandes « affaires » historiques du passé : on patauge là dans les faux, les illégalités de toute nature, la subornation, l'intimidation et la suppression de témoins, l'absurdité et l'aveuglement volontaires des magistrats devant les mensonges et les échappatoires manifestement les plus cyniques, les collusions interlopes entre police, fascistes et bandits. Ce n'est plus l'Opéra de Quat'Sous que nous évoquions à propos de l'affaire Ben Barka, car l'échelle américaine change tout, et la gangrène révélée par la contre-enquête Mark Lane — comme un sous-produit qu'il n'a sans doute pas recherché — atteint une ampleur qui ne laisse pas d'effrayer par ce qu'elle implique.

D'où des reculs devant ces implications monstrueuses de la contre-enquête, et d'abord du préfacier Hugh Trevor-Roper qui écrit : « Si, vraiment, il ne doit y avoir qu'une alternative : ou bien le rapport dit la vérité, ou bien le président de la Cour suprême des Etats-Unis et tout un groupe de personnalités respectables et d'avocats compétents ont formé un complot pour couvrir le crime, alors, des hommes sensés et lucides préféreraient tout naturellement (et à juste titre, d'après moi) se rallier à la première hypothèse. »

Ce faisant, le préfacier trahit le sens du livre et insulte les esprits « sensés et lucides » qui, en refermant *L'Amérique fait appel*, ne peuvent que se dire : « Il est